

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 43

Artikel: Chasse de deuil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cours; et la reine l'interrompait par des sanglots.»

La découverte de l'Amérique.

Figurez-vous que dans le tout vieux temps, — oh, il y a terriblement longtemps de ça, mon arrière-grand-père était pas encore fait, — on n'était pas capable de découvrir l'Amérique. Je ne sais pas ce qu'il y avait, s'ils ne connaissaient pas les bons chemins, ou quoi, tant y a que tous ceux qui avaient essayé de la découvrir s'étaient enremblés et avaient dû s'en revenir.

De beau savoir que vous avez entendu parler de Christophe Colomb, un bon paysan de par Villars-Mendraz, qui avait un puissant train de campagne: un très tout malin qui voyait courir la bise et pousser les intérêts à la banque, et qui n'avait pas besoin qu'on lui fasse signe avec un van, comme les gens de Buttes. Pour mener la baguette et trouver les sources, je vous réponds qu'il n'y en avait point à lui. Un soir, en revenant de la fruitière, il dit comme ça à sa femme: « Ça me fait pourtant bisquer qu'on puisse pas arriver à déguenaucher c'te poison d'Amérique. Veille-te voir si je m'y mets. Veux-tu parier que je te la leur découvre, moi! »

Voilà que bon, mon Colomb ne fait ni une ni deux, il télégraphie à son frère de venir le remplacer quelques jours pour gouverner, rapport à ce que sa femme ne savait pas traire, et puis il mode contre l'Espagne.

Il arrive le jour du Jeûne, juste comme le roi, — le Ferdinand, vous savez bien, — sortait de l'église, avec sa femme, l'Isabelle, une vieille rcaude qui ne changeait de chemise que deux fois par année pour pas avoir des trop grosses lessives.

Mon Colomb se branque devant lui et il se lui fait comme ça, sans mâcher le papet:

— Dites-voi, on fait une patze, nous deux?

Le roi a d'abord été un tant soit peu ébaubi. Il le regarde un moment dans la crape des yeux, pour voir si c'était un homme à la bonne foi et s'il parlait à de bon, et puis il lui dit:

— Tout de même!... Et laquelle?

— Que me donnez-vous si je vous découvre l'Amérique?

— Aïe, mon té, c'te bourtiâ d'Amérique. Depuis le temps qu'elle me fait chevrer. Il n'y a pas moyen de la découvrir.

— Si fait bien pardine, que Colomb y dit comme ça, si vous voulez, je vous la découvre à la moitié... et puis vous paierez un verre par-dessus le marché,

Le roi était rien tant décidé, vu qu'il trouvait qu'ils avaient déjà assez de terres pour ce qu'ils en pouvaient travailler, mais l'Isabelle avait justement la brelaire de s'aguller sur son chapeau quelques plumes de perroquet pour aller à la bénichon de Madride, elle a poussé à la roue tant qu'elle a pu. Le roi a eu beau mettre les pieds contre la paroi, il a fallu qu'il baste. A la fin, ils ont été par-devant le notaire signer un papier comme quoi Christophe Colomb s'engageait à découvrir l'Amérique.

Après ça il s'est mis en train de se préparer. Il a commencé par amodier deux ou trois vieux vaisseaux à la compagnie de navigation; il te les a bien dégreubés, il les a mis goger vu qu'ils étaient tout écriillés. La Julie lui a envoyé, depuis Villars-Mendraz, une bonne hottée de pommes de terre impéatoires; il a acheté des boîtes de Chicago et quelques paquets de cigares Ormond pour passer le temps sur la mer; il a embauché quelques gaillards d'Ouchy qui étaient justement sur le trimard, rapport à ce qu'il y avait pas tant d'étrangers cette année-là, et puis hardi, via, il mode contre l'Amérique.

C'est pas pour dire, mais les premiers jours ça allait destra bien. Juste pour sortir du port il s'était levé un tant joli morgasson, et le tantôt il soufflait un bon petit bisotton. Il vous aurait fallu voir fuser ces vaisseaux!

Christophe Colomb s'était acheté une casquette de capitaine chez Chapuis (casquette), à la rue Centrale, et très tout le jour il se tenait sur le pont, appuyé à la baragne, pour banquer le vaisseau avec sa baguette.

C'est que, pour banquer un vaisseau sur la mer, il faut s'y connaître, et pour ce qui est de s'y connaître comme on dit de quelqu'un qu'il s'y connaît, eh bien, je vous garantis qu'il s'y connaissait, vu que sa sœur avait marié un nommé Jotterand de Bière, qui avait eu été camarade de lit au camp de 95 avec un gaillard de par la Vallée, qui était cousin rebrouillé d'un autre qui avait eu été au Poly... rave pour ces noms anglais... au Polytechnum fédéral, à Zurich.

Pendant ce temps les matelots se tenaient en bas sous la galerie, à jouer au binocle ou à lire des livres. Colomb leur z'avait acheté la *Guerre de septante* et la *Case de l'oncle Tom*, pour pas qu'ils aient trop le temps long.

C'étaient presque tous des bons garçons, de bonne commande; il y en avait pourtant deux ou trois qui valaient pas les quatre fers d'un chien: de ces gaillards qui ont toujours la langue levée pour rispouter et qui ont toujours quelque chose à mionner.

Voilà-t-il pas qu'au bout de quelques jours, ces brelurins qui s'embêtaient par là et qui auraient mieux aimé baluchonner sur le quai d'Ouchy, se mettent à gonfler la tête aux autres avec un tas de gandoises: qu'on trouverait pas plus l'Amérique que de baume, qu'on tomberait dans les enfers, et patin pata, si tellement, qu'à la fin ils sont tous venus les uns après les autres dire à Colomb qu'ils voulaient donner leur congé. L'un voulait revenir rapport à ce que son dernier gogeaît la coqueluche quand il était parti, un autre n'avait pas fini d'arracher ses pommes de terre; il y en avait même un qui avait l'ennui de sa bonne amie qui était cuisinière à Beau-Rivage. Bref, ils voulaient tous revenir. Pensez-voi si ça ennuyait Christophe Colomb, qui se figurait déjà comme sa femme et les autres gens allaient se moquer de lui, avec son Amérique, et comme il allait être à l'affront et à la langue du monde. A la fin, comme ses pirates ne voulaient pas baster, il leur a dit:

— Eh bien, écoutez-voi! On veut pourtant pas se niaiser entre Vaudois; on va pider encore pendant trois jours, et puis si on ne trouve pas l'Amérique, eh bien, pardine, je suis d'accord, on reviendra.

— Ça y est, que dirent les matelots, on te laisse trois jours, mais pas un foudre de plus. Arrange-toi.

Il vous aurait fallu voir alors ce pauvre Colomb se dépêcher d'arriver sur le pont, le matin, encore en pantet. Mais, ouah! il avait beau éscalabrer ses yeux de tous les côtés, pas plus d'Amérique que de beurre dans la soupe d'un pauvre homme. Tout de même, voilà qu'à la fin du troisième jour, le bouèbe que Colomb avait fait grimper au haut du mât, lui crie:

— Dites-voi, regardez-voi de ce côté, on voit quelque chose; on dirait, pardine, que c'est le coq de l'église de Bullet.

C'était bel et bien l'Amérique! Quand ils ont été assez près, ils ont vu les sauvages qui les attendaient sur le quai. Et Colomb leur cria:

— Dites-voi, c'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas?

Et le chef répondit:

— Alors!... Et vous, vous seriez pas des fois Christophe Colomb, de Villars-Mendraz?

— Bien sûr.

Alors le chef se tourna vers les autres sauvages et leur dit:

— Ça y est, c'te fois, on est découvert. Et puis, il cria encore à Colomb:

— Ben, mon Colomb, tu dois avoir soif, depuis le temps qu'on l'attend; viens vite prendre trois verres au guillon!

PIERRE D'ANTAN.

Inconséquence.

Nombreux sont aujourd'hui les propriétaires qui ne veulent pas, dans leur maison, des ménages ayant des enfants.

Alors, pourquoi ces propriétaires exigent-ils encore de leurs locataires, selon l'antique formule, qu'ils usent des appartements qui leur sont loués, en *bon père de famille*?

Oh! ces enfants! — Deux petites-filles d'invalides font des pantouffles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— C'est pas étonnant, répond la seconde; tu as de la chance, toi... ton grand-papa n'a qu'une jambe.

Chasse de deuil.

M. R... un enragé chasseur, a perdu sa femme il y a un mois; il en est inconsolable.

Un de ses amis vient lui proposer de se joindre à une partie de chasse organisée pour le lendemain.

— Mais, mon cher, y songes-tu, dans ma douleur.

— Je pensais justement que cela te distrairait un peu et te ferait du bien; mais n'en parlons plus. Allons, adieu.

Au moment où l'ami va passer la porte, le pauvre veuf l'arrête:

— C'est pour quelle heure, as-tu dit?

— Tu te décides, alors?

— ... Oui, oh! mais je ne tirerai pas.

Conseil d'ami. — A la sortie du théâtre.

— Dis donc, Charles, sais-tu quel serait mon rêve?

— Et quoi?

— Assister une fois à une pièce qu'on siffle.

— Sais-tu pas en faire une?

Gargantua.

Lai avâi on iadzo on hommo qu'on lai desâi Grandgousier. Ci lulu amâvê à trinquâ, vu que l'irê dè per Lavaux, et que medzivê salâ.

Ci Grandgousier avâi mariâ, quand s'étâi cheintu deîn l'âdzo, onna luronne qu'on avâi batsi Gargamelle, ne sê pas âo justo porquî: deîn ti lè casses, lè on drôlo dè nom, qu'eîn ditè-vo? Lo ménadzo n'allâvê pas mau, et Grandgousier et sa fenna ne boudavont pas à l'aovradzo, ni lo dzor, ni la né, kâ l'êtiont ti lè dou d'onna bouna constituchon. Lo résultat fut que Gargamelle l'eut on bio bouébo âo bet de quoquê temps. Lo pllie galé dè l'affêre, c'est que l'avâi portâ lo petiot onzè mai deîn son veintro, dou mai de pllie que lè fennê dè noutron temps. Et l'è por cein que lo bouébo sê tràovâ gros et bin fotu.

Se vo ne volliâi pas mè craire, m'eîn foto! mâ on hommo dè sorta crai adé cein qu'on lai dit et cein que pâo llièrê su lè papai. Salomon a de: « L'innocent croit toute parole » et saint Paul assebin: « La charité croit tout ». Vo me derâi: Mâ n'è jamé cein vu! Ni mè non pllie, et l'è justameint po cein que lo faut craire!

N'étâi pas pi frôu, que sè mè à bouèlà: « A baire! à baire! » (kâ cognessâi dza lo patois). Son père, que vouidâvê justameint demi-pot